



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XVIII.

Québec, Province de Québec, Février et Mars 1874.

Nos. 2 & 3.

SOMMAIRE :—Poésie : Ce monde est un grand rêve.—Les annales de la pauvreté.—Prose : L'Automne.—Éducation : Un cours d'éducation en quatre mots.—Ce qu'est l'éducation ou ce qu'elle devrait être.—Histoire du Canada : Abrégé de l'histoire du Canada par les Frères de la Doctrine chrétienne.—Jean Nicolet (suite et fin).—Pédagogie : Leçons familières de langue française (suite).—Exercices pour les élèves : Dictées de langue française.—PENSÉES ET MAXIMES.—NÉCROLOGIE : DOCUMENTS OFFICIELS : Rapport du ministre de l'Instruction publique de la province de Québec, pour l'année 1872 et partie pour l'année 1873.—AVIS OFFICIELS : Avis concernant les désistants de St-Georges. Nominations : Membres de bureaux d'examineurs, commissaires et syndics d'écoles. Municipalités scolaires : créations, annexions, dissolution. Diplômes octroyés par les bureaux d'examineurs.—Institutes disponible.—RÉVUE : Cinquante-unième conférence des instituteurs de la circonscription de l'école normale-Laval, tenue le 31 janvier 1874.—Bulletin bibliographique.—Revue mensuelle.—Annonces.

POÉSIE.

Ce monde est un grand rêve.

J'ai vu les champs ornés de ravissantes fleurs,
J'ai vu l'arbre convert d'une épaisse ramure,
Du limpide ruisseau j'ai surpris le murmure,
J'ai vu le papillon y mirer ses couleurs ;

Mon œil ravi souvent a plongé dans l'aurore
Qui bientôt pâlisait en face du soleil,
Et, de même, le soir, de cet éclat vermeil,
À l'occident j'ai vu le ciel se teindre encore ;

J'ai vu les blonds épis ployés sur les sillons,
Sur les ondes j'ai vu glisser de blanches voiles,
J'ai contemplé la nuit dans sa robe d'étoiles,
J'ai contemplé le jour dans ses flots de rayons ;

J'ai vu des ailes fuir vers la plaine éthérée,
Le nuage d'argent s'égarer sur l'azur,
Des parfums m'ont versé leur nectar frais et pur,
De leurs brillants concerts les nids m'ont enivré :

Puis, j'ai prêté l'oreille à de plaintifs refrains,
Puis, devant moi, béant, silencieux et sombre,
Le corneille, chaque jour, a projeté son ombre,
Me criant : songe, songe à tes dernières fins !

Maintenant, sur mon front un vent glacé se lève,
Je sens, sur moi, je sens peser un bras de fer !
O Mort ! c'est toi ?... Combien ton baiser est amer !
—Je descends dans la tombe !—Oh ! j'ai fait un grand rêve !.....

Et. BEAUBE.

Janvier 1874.

Les annales de la pauvreté.

Chut ! parlez bas, Monsieur, s'il vous plaît :—pauvre enfant !...
...Veuillez vous asseoir là, tout auprès de la porte ;
Elle dort d'un sommeil si léger qu'elle entend
Le moindre bruit qu'on fait. Car elle n'est plus forte,
Un rien l'agite — Hélas ! ce qu'elle peut avoir,
Dieu le sait ; voilà bien des mois que cela dure,
Et qu'elle s'affaiblit sans qu'on puisse savoir
Que faire. Oh ! croyez-moi, monsieur ; ce que j'endure
À voir un pauvre enfant ainsi se consumer,
Est impossible à dire, et d'autres qu'une mère
Ne le comprennent point. Hélas ! tant les aimer !
Ces chers petits pour qui l'on souffre la misère
Avec joie ! Et les voir chaque jour devenir
Plus faibles que la veille, et dans leur pauvre œil sombre
Voir le voile fatal s'étendre et s'épaissir :
C'est trop ! Regardez-la, ce n'est plus que son ombre !
Le beau soleil d'été, — je ne sais pas comment
Cela se fait ; — l'abat, la mine, la dévore ;
Cette chaleur la tue. — Est-ce mon seul enfant ?
Dites-vous ? — Hélas ! oui ; Dieu m'en avait encore
Donné trois autres, tous presque aussi beaux que ceux
Des riches. Ils sont morts à peu près au même âge,
Et tous du même mal. C'est un mal dangereux
Et qui détruit souvent le bonheur d'un ménage :
La pauvreté. Le manque et de pain et d'air pur
Les a tous fait périr, comme la sécheresse
Fait aux fleurs. Ah ! Monsieur, j'ai trouvé cela dur,
Et j'ai pleuré : C'était plus que de la tristesse,
J'ai pensé que mon cœur éclaterait. Pourtant,
Il vient de ces moments où je suis presque heureux
De les avoir perdus : Ils en souffriraient tant !
— Leur père ! dites-vous ? — Je ne suis pas causeuse
Et je sais que c'est mal de décrier les siens :
Mais, il faut l'avouer, la boisson et la grève
L'ont changé, le pauvre homme. Il suffit. Je soutiens
Ma moitié du fardeau tant que je puis ; j'achève
Tard le soir et je suis debout de grand matin :
Touto seule j'aurais, je crois, moins de misère,